

La communication entre ces îles et Taïti serait très-utile à celle-ci, les habitans des premières étant des cultivateurs habiles, et connaissant plusieurs arts également utiles, et auxquels les Taïtiens sont complètement étrangers. Les progrès que les naturels d'Ovaïhy ont faits dans la carrière de l'industrie et des arts mécaniques sont si considérables, qu'ils espèrent dans quelques années être en état d'ouvrir un commerce avec la Chine, dans des navires de leur construction, et qu'ils monteront. La connaissance qu'ils ont déjà acquise de celui de la côte nord-ouest de l'Amérique, les met à même d'en tirer des cargaisons propres à leur pays, ou aux îles voisines.

On demandera naturellement ce qu'un peuple, qui sort à peine de l'état sauvage, peut donner en échange dans le commerce ? Il peut fournir des fusils, de la poudre à canon, de la clincaillerie et des étoffes de tout genre, objets dont Taméaméa a rassemblé une quantité plus considérable que celle qui lui est nécessaire pour l'usage de son pays ; et il a fourni pour les obtenir, soit le travail de ses sujets, soit des vivres aux vaisseaux qui ont relâché dans ses ports. Ceux-ci, lorsque leur cargaison est complète, se défont à bon marché des choses qui leur restent, plutôt que de s'en embarrasser dans le reste de leur voyage. Les naturels de cet archipel ont de plus le bois de sandal,

la nacre de perle et des perles, marchandises très-recherchées à la Chine. Ils comptent les transporter dans cet empire. Grâce aux leçons des Européens établis chez eux, ils se forment insensiblement à la manœuvre des vaisseaux, en naviguant d'une île à une autre. D'abord les Européens commanderont les navires. Taméaméa peut compter sur leur fidélité ; car tous se sont mariés dans ses états, sont contents de leur sort, et ont renoncé à toute idée de retourner dans leur pays. Ce commerce d'échange ou de commission entre la côte nord-ouest de l'Amérique et la Chine enrichirait bientôt les insulaires de Sandwich, et leur ferait prendre les besoins réels et factices des peuples civilisés. Alors les arts, les mœurs, les connaissances de l'Europe s'introduiraient parmi eux.

La société des missions trouverait peut-être plus d'avantage, pour le succès de son entreprise, à s'établir aux îles Sandwich qu'à Taïti. Les Taïtiens ont, il est vrai, des mœurs plus douces que les naturels d'Ovaïhy et des îles voisines ; mais ils n'ont ni leur habileté dans les arts, ni leur désir de s'instruire. D'ailleurs les missionnaires, au lieu d'être tracassés par les Européens qui demeurent dans cet archipel, comme ils le furent par ceux qui se trouvaient à Taïti et à Tongatabou,



trouveraient en eux aide et conseil, et protection auprès de Taméaméa.

Pour donner une idée de la fidélité de ce prince à tenir ses promesses, je raconterai que Vancouver lui laissa du bétail, à condition de n'y pas toucher pendant un certain nombre d'années. Cette clause a été rigoureusement tenue jusqu'à l'expiration du terme, et ces animaux sont devenus si sauvages qu'aucun naturel n'ose en approcher. Errant en liberté, ils ont renversé les clôtures, foulé aux pieds les récoltes, et causé beaucoup d'autres dommages, sans que les insulaires, victimes de leurs dégâts, aient cherché à les tuer, pour ne pas enfreindre le traité.

Le 21 janvier 1803 nous partîmes d'Ovaïhy avec un vent très-favorable; en rangeant la côte à l'est, nous vîmes les volcans du centre de l'île en éruption. Le 11 février nous eûmes connaissance de la petite île de Manghi, qui nous parut très-fertile, d'après la grande quantité de cocotiers et d'arbres à pain qui couvrent la côte. La nuit qui approchait nous empêcha de communiquer avec les naturels. Plusieurs pirogues étaient occupées à pêcher. Nous mîmes en travers, dans l'espérance qu'elles viendraient à nous. Afin de les mieux attirer, on leur montra une grande quantité de lumières; à notre grand étonnement, toute la

côte parut illuminée presque à l'instant, et avec autant de régularité que si les intervalles entre les feux eussent été mesurés.

En traversant ces parages, nous rencontrâmes plusieurs îles basses; nous eûmes des raisons de croire que quelques-unes n'avaient jamais été visitées par les Européens. Les naturels que nous eûmes occasion d'observer nous parurent artificieux, perfides et barbares. Le capitaine se mit dans un canot pour observer ces terres de plus près. En approchant de la côte, les invitations des insulaires lui semblèrent si suspectes, qu'il ne crut pas prudent de débarquer; car ils étaient tous armés de flèches et de lances. D'ailleurs les femmes s'étaient retirées dans l'intérieur de l'île, usage qui indique que les hostilités doivent commencer. Toutefois, le capitaine jeta des clous et d'autres bagatelles sur le rivage; les naturels lui envoyèrent en retour quelques plumes de paille-en-cu attachées au bout d'un long bambou.

Ils sont de couleur plus basanée, plus minces et moins propres que les Taïtiens; leurs cheveux longs et touffus sont tressés en nattes. La partie la plus haute de leur île ne paraît pas s'élever à plus de six pieds au-dessus de la surface de la mer, ce qui fit conclure au capitaine qu'ils devaient être mal approvisionnés d'eau fraîche. Ils se nourrissent sans doute de poissons et de racines, puis-



que l'on ne découvrit chez eux ni cocotier ni arbre à pain.

Nous vîmes ensuite une autre île dont une lagune occupait le milieu. Curieux d'observer cette terre singulière, j'y allai en canot; mais j'eus beaucoup de difficulté à débarquer, un récif de rochers entourant toute la côte, à l'exception de l'extrémité le plus sous le vent, où se présentait un canal large de soixante pieds, par lequel la lagune communiquait avec la mer. Le reflux en sortait avec tant de violence, que le canot ne put refouler le courant. Nous attérîmes donc près de cette passe, et j'envoyai un matelot qui parlait le taïtien et un naturel des îles Sandwich, pour reconnaître si l'île était habitée. Comme ils restaient absents plus long-temps que je ne l'avais supposé, je craignis qu'il ne leur fût arrivé quelque malheur. Je venais de me rembarquer pour aller chercher des armes sur le vaisseau, qui était près de terre, lorsque nos deux hommes reparurent. Ils me racontèrent qu'ils avaient parlé à plusieurs naturels, qui les avaient fortement sollicités de les suivre dans l'intérieur de l'île, et leur avaient témoigné par signes le désir d'examiner deux lances dont nos gens s'étaient armés; une fois que les sauvages les eurent entre les mains, ils refusèrent de les rendre.

Ce récit me donna l'envie d'avoir une entrevue

avec les naturels; quoique mes émissaires les eussent dépeints comme pacifiques, j'allai à bord prendre des armes à feu et un plus grand nombre d'hommes. A notre retour à l'entrée du canal, le reflux avait perdu assez de sa force pour permettre au canot de remonter contre le courant. Près de l'extrémité de la passe, le courant, au lieu de continuer à se diriger en dehors, portait dans la lagune avec une grande rapidité, et le canal se rétrécissait tellement, qu'il ressemblait à celui d'un moulin. Nous y étions engagés au point de n'avoir d'autre alternative que d'avancer ou de courir le risque d'être brisés en pièces sur les rochers de corail qui le bordaient des deux côtés. Trois fois le canot éprouva un mouvement de tanguage si fort, qu'il s'emplit d'eau à plus de moitié, et il ne put pas gouverner, à cause de la grande agitation du remous; cette situation critique dura environ deux minutes. Enfin nous pénétrâmes dans la lagune sans accident. Bientôt nous aperçûmes six insulaires qui gagnaient à la hâte l'intérieur de l'île. Je dirigeai aussitôt le canot vers la terre. Ils devinèrent que nous voulions avoir une entrevue avec eux, et soit par crainte ou par dédain, ils hâtèrent le pas. Ils étaient déjà à un bon quart de mille en avant de nous, lorsque nous atteignîmes au bord de la lagune. Pour ne pas les alarmer par notre nombre ou nos armes, je ne fis



débarquer que les deux hommes qu'ils avaient déjà vus, et qui les hélèrent dans la langue de Taïti, pour les engager à s'arrêter. Les sauvages se conformèrent à l'invitation; cependant lorsque nos gens s'approchèrent, les naturels se remirent à marcher, si lentement néanmoins qu'ils furent rattrapés. Ils me parut qu'ils entraient en conversation avec mes deux émissaires, ce qui me fit grand plaisir, puisque ces sauvages apprendraient que nous avions des intentions amicales. Je ne bougeai pas de l'endroit où j'étais, parce que j'attendais qu'on me fit le signal dont j'étais convenu; ne l'apercevant pas, et voyant que ces Indiens allaient plus loin, je craignis quelque trahison ou quelque embûche de leur part.

Le jour était sur son déclin; nous étions très-avancés dans la lagune. Nous avions à redouter pour notre retour les mêmes dangers qu'à notre entrée, et peut-être de plus grands encore, si la nuit nous surprenait. J'avertis donc par un signal mes gens de revenir au canot. Au lieu d'obéir, ils nous firent signe d'approcher. Quand nous fûmes près d'eux, ils marchèrent vers le bord de l'eau, sans adresser un mot aux naturels.

Le matelot secouant la tête d'une manière très-significative, et l'insulaire de Sandwich portant son bras à sa bouche, comme s'il voulait le mordre, dit qu'il croyait que ces hommes étaient can-

nibales. J'ai remarqué plus haut qu'à leur première entrevue avec nos gens, ils s'étaient fait donner leurs lances: cette fois ils avaient obtenu leurs colliers et leurs pendans d'oreille; car le matelot était absolument mis comme un Taïtien. Huit naturels se tenaient pendant tout ce temps sur le bord de la lagune, comme s'ils eussent hésité à s'approcher de nous. Pour les y encourager, je leur montrai des miroirs, des couteaux, des ciseaux et d'autres objets; ils les regardèrent avec beaucoup d'attention, mais sans changer de place. A la fin l'un d'eux vint jusqu'à l'arrière du canot, et montra un mélange singulier de crainte et d'artifice, en tendant une main pour recevoir un miroir en échange d'un collier de perles qu'il tenait de l'autre. Ses manières m'inspirèrent une si grande défiance, que je crus prudent de bien me tenir d'une main au canot, dans la crainte qu'en lui présentant le miroir, de l'autre il n'essayât de me tirer hors de l'embarcation. Dès qu'il eut le miroir, il courut rejoindre ses compatriotes. Malgré son départ précipité, je continuai de tenir mes marchandises en l'air, espérant que d'autres approcheraient. Aucun n'en montra le désir; mais ils manifestaient tous de l'étonnement et de la curiosité.

Comme ils avaient à peu près volé nos interprètes, je voulus leur faire voir que, même à la distance à laquelle ils se tenaient, leur vie était



en notre pouvoir, et je tirai un coup de pistolet en l'air. Le bruit leur causa une si grande frayeur, qu'ils tombèrent par terre, comme s'ils eussent été blessés, et ils n'essayèrent de se relever que lorsque le canot fut au large.

Nous avons perdu tant de temps depuis notre entrée dans la lagune, que je commençai à craindre que nous n'eussions de la peine à en sortir. On se hâta donc de regagner le canal : la nuit nous surprit long-temps avant d'y arriver, et le courant nous porta dans une passe plus éloignée; nous ne nous en aperçûmes que lorsque nous en avions déjà parcouru la moitié, et en ce moment le canot toucha.

Mes gens sautèrent aussitôt à l'eau, et essayèrent de le haler dans le premier canal; ils n'y purent parvenir; l'avant du canot était à sec. Nous songions à retourner en arrière, quand un courant très-rapide nous reporta dans la lagune. Il paraît qu'il avait changé de direction au moment où nous tâchions de découvrir une autre passe; nous ne pouvions le refouler à l'aviron. Notre situation extrêmement critique exigeait la plus grande précaution.

Je fis encore mettre mes gens à l'eau, pour haler le canot le long du récif, jusqu'à ce que nous en eussions doublé la pointe, espérant qu'alors nous serions à l'abri du danger. Mes matelots, non moins

inquiets que moi, s'empressèrent de m'obéir; mais les rochers sur lesquels ils marchaient étaient si tranchans, qu'ils leur coupaient les pieds. A chaque pas ils tombaient dans l'eau jusqu'à mi-corps et même jusqu'au cou.

Quoiqu'il fit extrêmement sombre, nous avons découvert la lumière du vaisseau; ce qui soutenait notre courage et nous guidait dans nos recherches pour trouver une issue; mais les matelots succombèrent à l'excès de la fatigue. La marée qui entrait dans la lagune étant alors dans sa plus grande force, je pensai que le plus sûr était de mettre le canot à l'ancre le long du récif, en plaçant une marque de reconnaissance pour nous diriger quand la lune se leverait; ce qui, suivant notre calcul, devait avoir lieu vers dix heures et demie. Il en était alors à peu près huit. Quelles inquiétudes affreuses nous éprouvâmes dans l'intervalle! Nous étions dans une position très-périlleuse, au milieu de sauvages soupçonnés d'être des cannibales. L'imagination de nos gens était en proie aux idées les plus tristes; quelques-uns même désespéraient du retour.

A la fin la lune parut et nous reconnûmes que nous étions à peu près à six cents pieds de la passe; nous y entrâmes sans difficulté, et bientôt nous arrivâmes à bord, où déjà l'on concevait de vives inquiétudes sur notre compte. Cette aven-



ture ralentit mon ardeur pour des entreprises de ce genre, avant d'avoir d'avance pris toutes les informations requises.

Nos interprètes nous apprirent que les naturels de l'île n'entendaient que très-imparfaitement la langue de Taïti; que cependant ils avaient une idée confuse de ce pays, et qu'ils le supposaient dix fois plus grand qu'il ne l'est: ils parlaient de Pomarri comme d'un homme de très-haute stature qui en était le chef. Il est difficile de concevoir comment ces notions sont parvenues chez ces insulaires isolés du monde entier, à moins qu'ils ne les aient acquises des habitans des autres îles, jetés sur leurs côtes par la tempête.

Cette terre ressemble à celles qui entourent une lagune, et dont on a lu la description dans d'autres relations de voyages. Nous en rencontrâmes plus à l'ouest une seconde. Une douzaine de pirogues, chacune contenant un naturel, nous accostèrent; ils n'avaient rien à échanger, et ne semblaient attirés que par la curiosité de voir le navire, spectacle assez rare dans ce coin du monde. Tous nos efforts pour les faire monter à bord furent inutiles. Personne de nous ne comprenait leur langage. Ils acceptèrent quelques bagatelles, tout en ayant l'air d'y attacher peu de prix. A l'exception d'une petite touffe d'herbes qui leur cachait le milieu du corps, ils étaient entièrement nus;

leur physionomie et leurs manières avaient quelque chose de farouche; ils étaient d'une couleur plus foncée qu'aucun des naturels que nous avons vus auparavant; ils étaient maigres et fluets; ils avaient une chevelure touffue et hérissée, leur corps paraissait fort sale. Leur île est basse et sablonneuse; on n'y voit guère d'autres arbres que des cocotiers. Sans doute les habitans se nourrissent de poisson, et peut-être de quelques misérables racines. Toute leur conduite nous fit présumer qu'ils n'avaient jamais vu d'Européens; car ils étaient timides, réservés et méfians, et ne connaissaient ni l'usage ni la valeur de nos outils de fer.

Un marin, quelque habile qu'il soit, ne peut réduire la navigation de ces mers à des règles certaines et propres à inspirer la sécurité. Leurs fonds sont si irréguliers et si différens, et les inégalités de profondeur si fréquentes et si soudaines, qu'il est impossible d'offrir un résultat des sondes utile dans la pratique.

Nous arrivâmes ensuite à Matia, petite île située à cinquante lieues au nord de Maïtia, qui est à vingt lieues à l'est de Taïti. Matia nous parut aussi unie qu'une table dans sa partie haute. Elle était gouvernée par un délégué de Pomarri. C'est le lieu le plus éloigné où s'étend son autorité. Une grande pirogue double était venue de Taïti six



mois auparavant pour recueillir le tribut. Les naturels échangeaient avec nous des provisions végétales contre des miroirs, des clous, etc. Ils ressemblent beaucoup aux Taïtiens, mais sont moins civilisés; leurs étoffes sont inférieures à celles de ces insulaires. En revanche leurs pirogues sont bien mieux construites et bien plus ornées de sculptures que celles de Taïti. Plusieurs étaient vêtus d'une espèce de manteau fait d'herbes tressées, jeté négligemment sur l'épaule, et qui descendait jusqu'au genou. Tous portaient des colliers de nacre de perle.

Nous mouillâmes dans une très-belle baie sous le vent de l'île. La plaine basse qui l'entoure est couverte jusqu'aux montagnes d'arbres à pain et de cocotiers. Le rivage était couvert de naturels, qui suivaient tous nos mouvemens avec une curiosité attentive. Quelques chefs avec leurs amis et les gens de leur suite furent admis à bord. Tout ce qu'ils virent fut pour eux un sujet d'admiration. L'on fit par hasard agir la pompe; tous quittèrent le gaillard d'arrière, dès qu'ils virent l'eau couler, et témoignèrent un désir extrême de savoir d'où cette eau provenait, et comment elle s'élevait. La boussole attira aussi leur attention, et ils entendirent avec un extrême étonnement l'explication que notre principal Taïtien leur donna de son usage; ils l'écoutaient comme un prodige

de science, et je crois qu'il leur raconta des choses qui approchaient du merveilleux. Il leur dit que nous possédions des armes qui, pointées sur eux, les tueraient dans un instant. Autant que nous pûmes en juger, ces insulaires n'avaient vu qu'un vaisseau avant le nôtre.

Enfin nous attérimes à Taïti, où nos anciens amis nous accueillirent avec la plus grande cordialité. Nous fûmes accablés de tant de demandes pour des étoffes des îles Sandwich, que nous ne pûmes y satisfaire. On nous pria aussi de donner des détails sur notre voyage, et sur les curiosités que nous avions vues. Nous répondimes le mieux que nous pûmes, et nous leur présentâmes une femme de cet archipel, que notre maître d'équipage avait obtenu la permission d'emmener. Les Taïtiennes s'empressèrent autour d'elle, l'examinèrent avec curiosité, et la complimentèrent avec beaucoup de politesse. Ensuite elles la conduisirent dans la cale, où elles lui firent subir un examen très-minutieux; quelques dames de la famille royale furent les plus occupées dans cette occasion. Chacune voulut être sa tayo. Peut-être comme elle était la femme d'un Européen, elles avaient calculé qu'il leur en reviendrait des présents considérables.

Le père de Pomarri était mort de vieillesse durant notre absence. L'âge lui avait graduellement